

Le Baiser de la Veuve

d'Israël Horovitz

dossier de presse du Théâtre des Osses

novembre 2004

résumé de la pièce

Bobby Bailey dit «le bélier» et George Ferguson dit «la crevette», la trentaine, sont deux copains d'enfance. Ils travaillent à façonner des balles de papiers et de cartons de récupération. Bobby apprend à George qu'il sort le soir même avec leur ancienne camarade de classe, Betty Starck. Celle-ci est de retour au pays. Mais lorsque Betty arrive, les vieux souvenirs et le traumatisme d'une lointaine soirée resurgissent...

adaptation française Eric Kahane

(Israël Horovitz est représenté dans les pays de langue française par l'Agence MCR, Marie Cécile Renauld, Paris)

avec

distribution Céline Cesa
Vincent Bonillo
Attilio Sandro Palese

mise en scène Sylviane Tille

scénographie et costumes Jean-Claude De Bemels

réalisation des costumes Christine Torche

construction des décors Martial Lambert, Alexis Thiemard,
Wyna Giller

lumières Jean-Christophe Despond

maquillages Catherine Zingg

production Théâtre des Osses, Centre dramatique fribourgeois

représentations

19-20-21-26-27-28 novembre

3-5-8-10-11-12-16-17-18-19 décembre

19 h (jeudi), 20 h (vendredi et samedi),

17 h (dimanche et jour férié)

location 026 469 7000 – www.theatreosses.ch

Israël Horovitz



Né en 1939 dans le Massachusetts, Israël Horovitz (*photo Peter Lindbergh*) a 17 ans lorsque sa première pièce est jouée à Boston. Son œuvre est arrivée en France dans les années soixante. Aujourd'hui, dramaturge, mais aussi scénariste, comédien et metteur en scène, il est l'auteur d'une cinquantaine de pièces, traduites et présentées en plus de trente langues. C'est le dramaturge américain vivant le plus joué en France, pays où il est souvent venu écrire et mettre en scène ses pièces.

Créées entre autres à New York, par Al Pacino (*L'Indien cherche le Bronx*), Jill Clayburgh (*Les Rats, Sucre d'orge*) et Diane Keaton (*Les Sept Familles*), ses pièces ont été jouées en France par Laurent Terzieff (*L'Indien cherche le Bronx*), Gérard Depardieu (*Clair-obscur*), Daniel Gélin (*Dr. Hero*), Pierre Dux et Jane Birkin (*Quelque part dans cette vie*). Parmi les pièces les plus connues, il y a aussi bien sûr *Le Premier* et *Le Baiser de la Veuve*.

Il est aussi l'auteur de nombreux scénarios pour le cinéma. Il a notamment participé en 2000 au film *Sunshine* de Istvan Szabo et a été l'adaptateur d'*Un homme amoureux* de Diane Kurys (avec Claudia Cardinale, Peter Coyote et Jamie Lee Curtis).

Il a remporté de nombreux prix internationaux, dont deux Obie Awards (Oscars du théâtre off-Broadway), un Emmy Award (télévision), le prix Plaisir du théâtre (à Paris), le prix du Jury au Festival de Cannes, le New York Drama Desk Award, le prix du Los Angeles Critics et un prix de littérature décerné par l'Académie Américaine des Arts et Lettres.

A Gloucester dans le Massachusetts, Horovitz a fondé son théâtre, le Gloucester Stage Company : « Je suis heureux de pouvoir travailler à une échelle humaine. La salle a deux cents places. Gloucester est un port de mer habité par des travailleurs : pêcheurs, dockers et artistes forment le public, mélange de milieux très populaires et de gens aisés. L'endroit est habité par des gens moyens : j'y organise des représentations interdites aux critiques, pour voir comment un public réagit à mon texte. » (Israël Horovitz, 1990, propos recueillis dans *l'Avant-Scène*). Il a également créé le New York Playwrights Lab, laboratoire où des écrivains se rencontrent régulièrement pour lire leurs écrits en cours et en discuter.

Questions à Sylviane Tille, metteuse en scène

Pourquoi avoir choisi cette pièce?

Le Baiser de la Veuve est une pièce sombre mais pas désespérée, ni gratuitement provocatrice. Le sujet, qui traite d'un viol collectif, dont la victime et les auteurs sont adolescents, est malheureusement d'actualité. Il me semble nécessaire de faire entendre toute voix qui dénonce un viol et ses conséquences pour contrer l'irresponsabilité de notre monde qui laisse à la pornographie le soin de l'éducation sexuelle. Notre inconscient collectif est toujours et encore programmé pour croire qu'il existe sur terre deux différents types de femme: la «fille facile» que l'on peut traiter comme un paillason et la «fille bien» qui s'accomplira dans la maternité. Pas étonnant que des jeunes dérapent puis clament haut et fort: «Elle était consentante!»

S'agit-il d'une pièce sur le pardon ou sur la vengeance?

Betty, la victime, ne veut pas forcément pardonner ou se venger. Elle vient, dans un premier temps, chercher des réponses à des questions qui la hantent depuis treize ans: pourquoi elle? a-t-elle inconsciemment provoqué ce viol? comment ses amis, qu'elle connaît depuis l'enfance, ont-ils pu en être les auteurs? Ces questions sont nécessaires pour dépasser le stade de victime qui n'a pas eu le choix et qui doit retrouver sa capacité de décider. Elle accorde son pardon à l'un de ses violeurs. L'autre, qui ne ressent aucune culpabilité, réveille sa haine. Mais sa motivation est avant tout la recherche d'un apaisement intérieur.

Il s'agit d'une pièce «réaliste», comment amène-t-on les acteurs à jouer des émotions aussi directes?

Cela va dépendre de la personnalité de chacun des trois acteurs. Cela changera d'un jour de répétition à l'autre. La direction d'acteurs est un mélange intuitif d'écoute, de stimulation de l'imaginaire, de fermeté, d'encouragement, de respect, de recherche du mot juste...

C'est la deuxième pièce d'un auteur nord-américain que vous montez. Est-ce un style d'écriture qui vous convient particulièrement?

Non. Dans mes auteurs fétiches il y a un Serbe, un Belge, quelques Canadiens, des Français, un Anglais, un Chilien, un Allemand, un Espagnol, un Suédois... Mes goûts ne s'arrêtent pas à une frontière. Mais pour l'instant, j'aime un théâtre qui trifouille et remue l'âme humaine, fait de dialogues directs et d'actions. Les textes «cérébraux» me donnent la migraine. Pour ce qui est d'Horovitz, j'ai rarement rencontré, à travers mes lectures, un auteur qui me stimule autant. Son écriture est d'une intelligence rare. Sa violence glace. Sa sensibilité touche l'âme. Il maîtrise le suspense avec brio, il ajoute une touche d'humour et d'absurde. Son univers dessiné au scalpel trouve une résonance en moi.

propos recueillis par Isabelle Daccord et Sara Nyikus

Anecdotes à propos du *Baiser de la Veuve*

Lorsque j'étais un jeune garçon, je travaillais les samedis chez Max, le frère aîné de mon père. Mon oncle Max avait une déchetterie à Stoneham, Massachusetts, à quelques kilomètres de ma ville natale, Wakefield. La fonction principale de l'entreprise de mon oncle était de faire des ballots de vieux livres, des ballots de vieux et nouveaux (non-lus) journaux, des ballots de vieux magazines. Mon oncle vendait ses ballots à mon père qui, à son tour, les transportait en camion et les vendait à des fabriques de papier, où le vieux papier était recyclé en papier neuf. L'une de mes tâches principales était d'arracher les couvertures et les reliures des vieux livres et de les préparer pour la grande presse à papier. (...) De temps en temps, la couverture d'un livre attirait mon attention alors j'arrêtais mon travail pour lire. C'est ainsi que j'ai fait connaissance avec la littérature anglaise.

Des années plus tard, lorsque j'étais adolescent, un de mes amis – un jeune homme raffiné de bonne famille – m'a désigné une jeune femme, et tout excité, il a laissé échapper une histoire de viol collectif auquel il avait participé la nuit auparavant. Je me suis retourné et j'ai regardé la jeune femme qui avait été l'objet de convoitise de mon ami. Et celui de ses amis. Ses yeux effrayés, vaincus, sont toujours gravés dans ma mémoire.

Et quelque quinze ans plus tard, à travers la magie de l'écriture, j'ai redonné vie à cette jeune femme, pour qu'elle entre dans l'échoppe de mon oncle, et qu'elle rencontre deux de ses anciens amants indésirables. *Le Baiser de la Veuve* était né.

A mon grand étonnement, lorsque ma mère assiste à la première représentation du *Baiser de la Veuve*, dans mon propre théâtre du Massachusetts, elle m'a dit: « Je ne savais pas que tu étais au courant ! » « De quoi ? », lui ai-je demandé. Et elle m'a raconté une histoire de viol collectif qui avait eu lieu dans l'échoppe de mon oncle, vingt-cinq ans auparavant. Une jeune femme, qui travaillait dans une blanchisserie à côté de l'entreprise de mon oncle, s'est laissée attirer dans l'atelier où elle a ensuite été violée par plusieurs hommes. J'ai dû entendre ces hommes raconter cette sordide histoire lorsque j'étais enfant puis je l'ai enterrée au plus profond de mon subconscient. Ainsi, ma pièce *Le Baiser de la Veuve* est en partie vraie et en partie inventée. Mais elle est aussi cohérente, organisée et conclusive. Or, ces trois qualificatifs ne sont pas des qualités de la Vie, mais de l'Écriture.

extrait d'un exposé d'Israël Horovitz, traduction Sara Nyikus

Israël Horovitz - *Le Baiser de la Veuve*

Interview express

Pourquoi avoir choisi le thème du viol collectif ?

J'ai choisi d'aborder ce thème parce que j'ai moi-même été pratiquement témoin de deux événements douloureux qui se sont vraiment passés. L'un impliquait mon meilleur ami, lorsqu'il avait 17 ans, l'autre impliquait mon père.

Quel était votre objectif en écrivant cette pièce ? Que les hommes soient pardonnés, que les femmes soient vengées ?

Je crois que Betty, en arrivant après plusieurs années dans sa ville natale, a l'intention de pardonner aux hommes – un concept intellectuel – mais à leur contact, elle veut se venger – c'est quelque chose de très primitif. (...)

Pensez-vous que les relations entre hommes et femmes sont inévitablement difficiles et douloureuses ?

Les relations hommes/femmes sont presque toujours sexuelles, c'est pourquoi elles sont presque toujours difficiles, complexes, mais passionnantes. Douloureuses ? non, pas du tout. C'est dommage lorsque les relations hommes/femmes deviennent douloureuses, la vie est trop courte pour cela.

Les personnages de la pièce appartiennent à la classe ouvrière. C'est important pour vous d'en parler ?

J'aime écrire sur les gens de la classe ouvrière qui n'ont pas reçu d'éducation formaliste, mais qui expriment des pensées philosophiques vraiment compliquées à travers un langage imagé. Mon père était chauffeur de camion jusqu'à 50 ans. J'ai moi-même grandi dans ce milieu ouvrier.

Quelles sont vos préoccupations actuelles en tant qu'auteur de théâtre ?

Les relations entre êtres humains sont toujours dans mes préoccupations. Pour le moment, dans mes nouvelles pièces, je parle surtout du racisme. Je trouve que le racisme est la chose la plus bête au monde et je trouve important de travailler pour combattre le racisme.

*Propos recueillis par Isabelle Daccord et Sara Nyikus,
traduction Sara Nyikus*

Céline Cesa, comédienne

Après trois ans d'études au Conservatoire de Fribourg, dans le cours de Gisèle Sallin, elle entre à l'Ecole romande d'art dramatique à Lausanne, où elle obtient son diplôme de comédienne professionnelle en 2000.

Dès la fin de ses études, elle joue dans *Scène* de Denis Guénoun sous la direction d'Hervé Loichemol. Puis elle est engagée à l'année au Théâtre des Osses, à Givisiez.

Dès lors, elle interprète les rôles les plus divers, sous la direction de Gisèle Sallin, Sylviane Tille ou encore Philippe Adrien, aussi bien dans des créations que dans des pièces contemporaines et classiques: *Les rats, les roses* de I. Daccord (en français et en allemand), *Les Enfants chevaliers* de I. Daccord, *Marie* d'après des textes de M. Bashkirtseff, *Le Cavalier bizarre* de M. de Ghelderode, *Les Muses orphelines* de M. M. Bouchard, *Naïves hirondelles* de R. Dubillard, *Extermination du peuple ou mon foie n'a pas de sens* de W. Schwab, *Le Malade imaginaire* de Molière, *Thérèse Raquin* de E. Zola et *On ne badine pas avec l'amour* de Musset.

Dans le cadre de l'exposition nationale 02, elle a joué dans la comédie musicale *Fantasma* de D. Guelpa mis en scène par Yann Pugin.

Vincent Bonillo, comédien

Vincent Bonillo a suivi sa formation professionnelle au Conservatoire d'art dramatique de Lausanne. Il a obtenu son diplôme de comédien en 1996.

Il a joué dans plus de vingt-cinq pièces, dont dernièrement *Les Sacrifiées* de Laurent Gaude, dans une mise en scène de J. L. Martinelli, aux Amandiers de Nanterre. En 2003, il interprétait des rôles dans *La Promise* de Xavier Durringer, dans une mise en scène de D. Wolf (C^{ie} La Fourmiliaire, Alhambra, Genève) et dans *Chute d'Ange* à Bellevaux d'Isabelle Bonillo, mise en scène collective (C^{ie} T Atre, Théâtre 2.21, Lausanne). On le retrouve notamment dans *La Nuit des Rois* de William Shakespeare, mise en scène de A. Novicov (Théâtre Arsenic, Lausanne, 2002), *Les forts, les faibles* de Jean-Marie Piemme, mise en scène Philippe Morand (Théâtre de Poche, Genève, 2002), *Le fou rire des Lilliputiens* de Fernando Arrabal, mise en scène de S. Amodio (C^{ie} Carré Rouge, assistant, Théâtre St-Gervais, Genève, 2001) et *Dom Juan* de Molière, mise en scène B. Jacques (C^{ie} Pandora, tournée Odéon à Paris et en France, 2000).

Au cinéma, il a joué en 2003 dans un long métrage *Absolut*, de Romed Wyder. Il a également participé à plusieurs courts métrages tels que *Demain j'arrête*, de Nicole Borgeat (2003), *Accord perdu*, d'Amina Djahnine (2002), *Fake*, de Kata Trub (2000), *Nuit d'éveil*, de Pascal Magnin (Fête des vigneron, 1999), *Le Lapin à la Cubaine*, de Daniel Maurer (1998).

Attilio Sandro Palese, comédien

Attilio Sandro Palese a suivi une formation de comédien professionnel au Conservatoire de Lausanne. Il a joué sous la direction de metteurs en scène tels que Benno Besson, Novicov Andréa, Jacques Roman. Dans *Les poubelles Boys et l'Ecole des Maris* de Molière, il incarnait le personnage de Valère (1997). Il a également joué dans *Electre* de Jean Giraudoux, dans une mise en scène de Gérard Desharte et Jean Badin (Théâtre de Vidy, 1999), *Class Enemy* de Nigel Williams, dans une mise en scène de Zecca Bruno (Atelier Volant, Lausanne, 1999). En 2000, on le retrouve dans le rôle de Carnibos dans *Fastes d'enfer* de Michel de Ghelderode. En 2001, il est Oreste dans *Pylade* de Pier Paolo Pasolini. Il joue dans *La Nuit des spectres* de Stringberg, mise en scène de Martine Charlet en 2002, *Music Hall* de Jean-Luc Lagarce, mise en scène de Patrick Heller en 2003, dans *Equus*, de Peter Schaffer, mise en scène de Nathalie Lannuzel en 2004 et, dernièrement, dans *Ubu Roi* (le rôle d'Ubu), mise en scène de Denise Carla Haas.

Il a aussi mis en scène une pièce de Harold Pinter, *Hot House* (2003, C^{ie} Love Love Hou ! Espace 2.21 et Théâtre du Moulin Neuf à Aigle).

Au cinéma, il a joué dans le film *Je suis ton père* de et réalisé par Michel Rodde (2003).

Sylviane Tille, metteuse en scène

Sylviane Tille a suivi les cours de l'Ecole romande d'art dramatique de Lausanne, où elle a obtenu en 1999 son diplôme de comédienne professionnelle. Depuis l'an 2000, elle s'est engagée dans une formation de metteuse en scène au sein du Théâtre des Osses, à Givisiez.

Formation qui s'achèvera en 2005, *Le Baiser de la Veuve* étant en quelque sorte son spectacle de « fin d'études ».

Agée de trente ans, elle a mis en scène quatre spectacles. Il s'agit de *Katharsis*, d'après l'autobiographie de Katya Aho (Théâtre du Grütli, 2003), d'*On ne badine pas avec l'amour*, de Musset (Théâtre des Osses, 2003), des *Muses orphelines* de Michel Marc Bouchard (Théâtre des Osses, 2002), de *Marie*, d'après le journal de Marie Bashkirtseff (Théâtre des Osses, 2001).

Elle s'est également occupée de mises en lecture pour les cafés littéraires du Théâtre des Osses, tels que ceux consacrés à Jacques Chessex, aux frères Guillaume ou à Marie-Claire Dewarrat.

Elle a exercé son métier de comédienne notamment dans *Le cavalier bizarre* de Ghelderode (mise en scène Gisèle Sallin, Théâtre des Osses, 2001), *Les Enfants chevaliers*, d'Isabelle Daccord (mise en scène Gisèle Sallin, Théâtre des Osses, 2001) et tenu le rôle de Phocion dans *Le Triomphe de l'amour*, de Marivaux (Théâtre des Osses, 1999).